



Pour un chahut, c'était un chahut. On ne s'entendait plus dans la forêt : le geai, gardien éternel chargé de prévenir l'arrivée des intrus, cocardait et frigulotait tant que les promeneurs, les amoureux, les braconniers filaient de là les jambes à leur cou. Le rossignol et le pigeon se disputaient avec une telle rage qu'ils s'apprêtaient à en venir aux becs et aux griffes. Le corbeau croaillait comme jamais et les moineaux se chamaillaient sans que personne ne pût les mettre d'accord. Quel était l'objet du soudain conflit, des règlements de comptes subits ?

Le coucou se vantait d'avoir trompé l'un ou l'autre, et s'amusait à répéter à longueur de journée sa syllabe si particulière qu'aucun autre oiseau ne se risque à la prononcer : coucou, coucou.

À force de l'entendre coucouler de la sorte, une rousserolle victime du funeste chanteur se manifesta et sa voisine lui donna raison ; mais une commère qui ne fut pas abusée par l'oiseau envahissant laissa entendre que si le nid fut occupé, c'était bien la preuve qu'il était mal entretenu et surtout mal gardé :

— Une véritable passoire, un machin où n'importe qui s'installe comme il veut.

La discussion s'envenima :

— On ne parle pas sans savoir, ma petite dame. Regardez d'abord chez vous, voir si c'est mieux...

— Vous pouvez y venir chez moi, vous n'y trouverez que mon mari et mes oisillons.

Un mot en entraîna un autre ; les chants devinrent des cris qui se transformèrent en hurlements. Devant ce spectacle inouï dans la forêt d'ordinaire si calme, les habitants du chêne demandèrent ce qui se passait aux résidents du bouleau, les occupants du frêne donnèrent leur opinion, sans même s'interroger sur la réalité des faits rapportés et les pierrots logés dans les sapins se divertirent à colporter la rumeur, devenue d'abord une désolation, puis un reproche, enfin un avis tranché sans la moindre analyse.

Les certitudes arrêtées, il ne restait à la volaille des bois qu'à se mesurer dans des affrontements vocaux. À qui aurait le dernier mot ou plutôt la plus dernière note.

Et ça criait, ça croûlait, ça zinzinulait ou tirait à ne plus s'entendre. Le bois à la réputation de paix et de sérénité ressemblait à la pire cours d'école quand les enfants en désaccord sur un jeu s'armaient comme des guerriers absolus.

Un promeneur, stupéfait par les bruits qu'il percevait, habitué à se laisser bercer par le pisotement de l'étourneau ou le gloussement de la gélinotte, se boucha les deux oreilles et sortit en courant du grabuge qui le terrassait.

— Les oiseaux sont devenus fous, affirmait-il aux amis qui se demandaient pourquoi il détalait de la sorte. Ils ne chantent plus, ils hurlent. Pas pour se prévenir d'un danger qui les menace ; ils hurlent l'un après l'autre. Aucune division n'est claire : on se dispute d'une espèce à l'autre, d'un arbre à son voisin, d'un bosquet à un fourré. Je vous le dis : ils sont devenus fous.

Le garde forestier, prévenu par quelqu'un qui avait entendu que quelqu'un avait dit à quelqu'un, s'émut. Le matin même, il avait traversé les futaies et s'était réjoui de la quiétude des lieux. Qu'était-il arrivé pour que les oiseaux se fussent divisés et qu'ils en arrivassent à se quereller ?

En homme de sagesse, pourvu d'autorité, il se dirigea vers la forêt où il constata que la vérité était vraie. Il dut se rendre à l'évidence : le vacarme avait envahi les bosquets.

— Messieurs, un peu de silence, lança-t-il en fier serviteur du droit sylvestre.

Mais l'autorité sur les humains ne fut pas transmise aux animaux qui se reconnaissaient dans leur domaine, revendiquaient leur territoire et s'estimaient capables de régler leurs différends sans intervention extérieure. Deux, trois appels ne permirent pas de rétablir l'ordre habituel.

Le pauvre homme des bois, dépassé par les événements, se résolut à rentrer dans sa maison et faire un rapport en trois exemplaires, datés, signés et tamponnés.

— Si même les bestioles s'y mettent... se lamentait-il à chaque page de la pénible rédaction.

Quand tout à coup une idée jaillit, tapie entre le sujet et le verbe, couverte par le point-virgule.

Le brave forestier se cogna le front, la lumière s'alluma dans son esprit ; il avait trouvé la solution :

— Évidemment que bien sûr, annonça-t-il, c'est tellement indéniable que j'aurais dû y penser tout de suite...

Il enfila aussitôt sa tenue réglementaire, planta le képi sur le sommet du crâne et trottina au fond du bois, dans l'endroit qu'il a toujours gardé secret. Là, il appela le copain qui avait pour coutume de faire la sieste, au frais sous les saules qui trempaient leur pied dans la mare... ma plume est si vive qu'elle était à deux doigts d'en trahir le nom.

— Tu m'as l'air bien tourmenté, remarqua le Nain rouge, satisfait de recevoir une visite amicale.

Le garde fit son rapport : les oiseaux se chamaillaient à propos du coucou, ce dernier désignait avec force les nids qu'il avait utilisés en bernant les occupants.

— Il l'a toujours fait, souligna le Nain rouge, qui ne trouvait là aucune raison pour que les oiseaux se querellassent, ni pour que lui intervînt.

Certains voulaient chasser purement et simplement le coucou de la forêt. D'autres imaginaient même l'enfermer dans les maisons, sous la surveillance des humains qui déambulaient dans leur forêt, pour ne plus l'entendre pousser son cri, savant mélange de victoire et de moquerie.

— J'ai ma petite idée, sourit le sauveur des gens méritant.

Le lendemain, la forêt se réveillait désertée, tant par les humains qui croyaient qu'un film horrible avait pris corps près de leurs maisons, que par les cervidés effrayés, les renards assourdis, les écureuils et les sangliers qui n'avaient pas fermé l'œil de toute la nuit. Même désertée par les chenilles qui serpentaient en exode en se dandinant. Le seul motif à cet exil général : les invectives avaient repris de plus belle.

Le Nain rouge convoqua les braillards jusqu'au dernier dans une clairière, près de la mare aux lentilles vertes.

Les habitants des arbres savaient que le génie était un brave homme, aux opinions douces et justes.

Les moineaux s'installèrent sur les branches basses ; le hibou, le corbeau et la corneille préférèrent planter leurs ergots sur les rameaux supérieurs.

— Mes amis, entama le personnage tant estimé. Les pratiques du coucou, et surtout le chant qu'il répète quand il a réussi son entreprise, ont provoqué la colère des uns et le rire des autres...

La nuée d'approbations envahit la forêt entière jusqu'à ses voisines.

— Voilà ce que j'ai imaginé pour vous mettre d'accord. Tout d'abord la façon d'agir et le chant du coucou sont naturels ; il serait malsain de les réprimer. Ensuite : nous avons assez de détracteurs pour ne pas nous déprécier nous-mêmes. Par conséquent : je vous demande de l'accepter et de veiller sur vos nids quand vous savez qu'il est dans les parages.

Aucun oiseau n'osa contredire le Nain rouge, aucun n'exigeait que la nature fût contrariée. Le Nain rouge sentait toutefois une légère once de désolation : une petite punition pour le coucou aurait été appréciée.

— Le souhait de l'envoyer dans les maisons m'a donné une idée nouvelle que je vous sou mets. Dorénavant, le coucou deviendra notre ambassadeur officiel. Je le charge en effet de s'installer dans les carillons. Là, il pourra, toute l'année, si bon lui semble, pousser son chant. Les humains l'entendront à chaque heure et il aura le droit de pousser son cri ironique autant de fois qu'il en aura envie...

Le tumulte de satisfaction fut tel que le Nain rouge fut obligé de se boucher les oreilles. Il avait créé le moyen d'envahir les foyers par le chant que les oiseaux ne voulaient pas interdire, mais qu'ils souhaitaient atténuer dans les forêts.

À en croire certaines rumeurs, cette décision fut accompagnée d'une autre qui prête encore à sourire : si le chant du coucou rythme les journées de quelques maisons, son nom, plus ou moins déformé, signale ceux qui ont subi le sort infligé par l'oiseau farceur.

Mais là, c'est une autre histoire.